

chose, avec toute la sollicitude d'une femme de ménage; enfin, il demanda à Mme Charles :

—Combien chacun d'eux a-t-il de chemises ?

—Trois, sire.

—Trois ! Une sur le soldat, une au blanchissage et l'autre dans la case, ce n'est pas assez. Madame, je veux que dorénavant vos pensionnaires en aient cinq. Et se retournant vers le gouverneur : Entendez-vous, monsieur le maréchal, cinq chemises ! je décrète cela.

Après s'être entretenu un instant encore avec la directrice, il fit quelques pas pour sortir, mais arrivé à la porte, il s'arrêta et dit à cette dame :

—Lorsque votre linge revient du blanchissage, dans quel ordre le placez-vous dans les cases ?

Celle-ci ayant souri de la singularité de la question, Napoléon en souriant lui-même, ajouta :

—Pourquoi riez-vous ?

—Mais, sire, je place toujours mon linge tel que votre majesté l'a vu.

—Ce n'est pas cela que je veux savoir : ce que j'entends, c'est qu'il faut toujours mettre le linge qui revient sous l'ancien. De cette façon il se trouve également fatigué et arrive en même temps à son dépérissement. Et puis le soldat le trouve parfaitement sec ; me comprenez-vous ?

—Parfaitement, sire, c'est toujours ainsi que nous faisons. Mais en vérité, votre majesté me permettra de lui exprimer mon étonnement de ce qu'elle a connaissance de soins qui ne sont le fait que d'une mère de famille.

—Ma chère dame, c'est que le général doit être la mère du soldat, comme il en est le chef. Il est de son devoir de s'occuper de tout ce qui peut améliorer un état qui n'est pas moins malheureux en réalité pour être le premier état du monde dans l'histoire. Vous devez me comprendre.

Mme Charles avait fait la révérence, sans ajouter un mot. Napoléon avait commencé cette réponse avec une sorte de gaieté, mais aux dernières paroles, sa physionomie avait pris une expression grave. Il porta la main à son chapeau et sortit de la lingerie en laissant ses habitantes heureuses et charmées de cette apparition.

C'était à l'infirmerie, vers laquelle il se dirigea ensuite, qu'était réservée à l'empereur une de ces impressions douloureuses que son âme devait ressentir profondément, comme soldat, comme souverain, comme politique. Au moment d'y pénétrer, il hésita : il semblait craindre de franchir cette porte au delà de laquelle un spectacle affligeant allait bien certainement s'offrir à ses yeux. Enfin il entra ; mais ceux qui étaient près de lui et qui observaient son

visage le virent pâlir lorsque ses regards parcoururent cette triple rangée de lits où tant de braves achevaient de mourir. Rien ne peut, à l'infirmerie des Invalides, égaler la sollicitude des médecins et la prévenance des infirmières si ce n'est la sérénité des malades. Serait-ce qu'épurés par vingt baptêmes de sang, tous quittent ce monde comme sûrs de celui où ils vont entrer ? Toujours est-il que rien de contracté ni de convulsif ne se fait remarquer sur le visage des agonisants.

Napoléon alla droit à un malade qu'il vit entouré de plusieurs personnes parmi lesquelles se faisait remarquer l'abbé Pichot (1). Il assistait aux derniers moments d'un vieux sous-officier plus que centenaire. Cet invalide avait fait toutes ses campagnes sans avoir reçu la moindre blessure ; l'âge seul l'avait amené lentement sur cette couche de douleur ; ses petits enfants, en pleurs, étaient agenouillés au pied de son lit, car le médecin s'était éloigné du moribond en disant au prêtre : " Cet homme d'a plus affaire qu'à vous ! " L'empereur s'approcha du vieux soldat et se découvrit ; et lorsque l'abbé Pichot, aidé des infirmiers, souleva le corps décrépît du mourant, et que lui-même courbé sous le poids des ans, se baissa, soutenu par deux des assistants, pour donner le saint-viatique au moribond, qui l'implorait du regard, on eût dit la scène la *Communion de Saint Jérôme*, chef-d'œuvre du Dominiquin, qui se passait en réalité. Napoléon s'était incliné, comme tous ceux qui étaient présents ; et lorsqu'il releva la tête, on put voir sur ses joues pâles la trace de deux larmes qui avaient coulé pendant la cérémonie suprême. Lui aussi il disait quinze ans plus tard à son aumônier, l'abbé Vignani, à sa dernière heure : " Toute la science de la vie est d'apprendre à bien mourir. "

Napoléon quitta l'infirmerie sans prononcer une parole ; mais arrivé sur le palier, serrant vivement le bras du maréchal, il lui dit à voix basse et d'un accent ému :

—Il m'a semblé tout à l'heure recevoir encore le dernier adieu de mon père !

En descendant les degrés le gouverneur lui apprit que ce vieux sous-officier était malade depuis dix-huit mois, et que durant ce temps il s'était vu mourir organe par organe, sans avoir pu trouver dans son lit une position tenable qui donnât un instant de répit à ses souffrances.

—Et voilà ce qu'on appelle mourir de sa belle mort ! dit Napoléon à Rapp, qui marchait à ses côtés. Alors, qu'est-ce donc que l'horrible mort ?

(1) Alors premier aumônier des Invalides.